



Babette et ses frères

**Adaptation
du roman
d'Ernest Pérochon :**

l'Arcup

**Création Arcup
Promenade-spectacle Courlay-Montigny (79)
Eté 1996**

Arcup - 17 allée du Midi - 79140 CERIZAY - Tél : 05 49 80 02 51 (répondeur)

Courriel : arcup.asso@wanadoo.fr

Site Internet : <http://arcup.pagesperso-orange.fr/>

Blog Guillannu : <http://guillannu.blogspot.fr/>

Page Facebook : <https://www.facebook.com/asso.arcup>

BABETTE et ses FRÈRES

PROLOGUE 1 (Proche du départ) : Conte de Gilles et Barberine.

PROLOGUE 2 (Lieu de pique-nique) : Riez, si c'est le temps de rire !
- Ricaneur.

SCÈNE 1 : Présentation des personnages.
- Babette, les frères, C2, C3, C4, C5.

SCÈNE 2 (scène de danse) : Les hommes du bois.
- Babette, Julien, Ricaneur, C1, C2, les danseurs.

SCÈNE 3 (courte -proche de la précédente) : Julien chez les Rougier.
- Babette, Julien, les frères, Burgaude, C5.

SCÈNE 4 (scène de danse - deux lieux de jeu) : Le lien se noue.
- Babette, Julien, les frères, Burgaude, Ricaneur, C3, C4, les commères, les danseurs.

SCÈNE 5 : Les frères ont des soupçons.
- Babette, Julien, les frères, Burgaude, C1.

SCÈNE 6 : Les frères découvrent la vérité.
- Babette, les frères, Ricaneur, C3, C5.

SCÈNE 7 (courte) : La peur s'installe.
- Babette. Julien. C2, C4.

SCÈNE 8 (scène de danse - deux lieux de jeu) : La punition.
- Babette, Julien. les frères, Burgaude, C1, C2 , C3 , C4 , C5, les danseurs.

SCÈNE 9 (proche de l'arrivée) : Epilogue.
- Ricaneur, C1, C2, C3, C5, les commères.

PERSONNAGES

- BABETTE
- JULIEN
- FRANÇOIS (30 ans)
- ZACHARIE (26 ans)
- MICHEL (23 ans)
- BURGAUDE
- COMMÈRES (dont éventuellement deux danseuses)
- RICANEUR
- DANSEURS

SCÈNES DE DANSE

Scène 2 : « Les gens du bois et Zacharie »

Petits groupes séparés à l'arrivée de Zacharie (symbolisant différentes activités) : deux hommes avec bâton (scie) ; groupes de femmes avec mouvements symbolisant le ramassage, ou rassemblement ; autre groupe avec mouvement d'abattage. Progressivement, formation d'un seul groupe uni qui ne laisse pas la place à Zacharie.

Musique : rythmes – chants à rôder...

Costumes : genre pyjama informe pour tout le monde (?)

Scène 4 : « Rencontres croisées et formation de couples ».

Sur un air d'avant-deux, Gérard cherchant à danser avec Sandrine.

Musique : Avant-deux de Saint-Paul.

Scène 8 : « La séparation »

Julien essaie d'approcher de Babette au centre d'un groupe ; les danseurs le rejettent.

Musique : ronde non fermée (« devant Bordeaux » ?), suivi d'un pas de maraîchine (?) au moment où le groupe se durcit. Sur le deuxième temps de la maraîchine, possibilité d'une danse en couple dirigée vers Julien à chaque passage devant lui.

BABETTE et ses FRÈRES

PROLOGUE 1 : *Le conte de Gilles et Barberine. (au départ de la promenade)*

CI - En ce temps-là, au village de la Millauderie, les Fruchet et les Paillou vivaient porte à porte. Les Paillou étaient protestants et les Fruchet catholiques mais, entre voisins, on se soutenait ; au soir des assemblées, on jouait ensemble aux palets ou à la longue boule, et quand les jours devenaient plus courts, les jeunes du village se retrouvaient à la veillée pour danser la courante. Après la danse, Barberine Paillou ne craignait pas de rentrer à nuit noire : Gilles Fruchet était toujours là pour l'accompagner.

Pourtant, un soir, au détour d'un chemin du côté de Tout-y-Faut, une ombre leur avait barré le passage. C'était Suzon, Suzon la sorcière. Barberine avait poussé un cri mais Gilles en l'entourant d'un bras protecteur avait lancé à la vieille : "allez-vous-en Suzon, allez-vous-en tout de suite, vieille folle !" Alors Suzon avait levé sa penne de genêts en bavant des mots abominables. Autour d'eux, elle avait tracé un rond en chantant une vraie chanson de garou : "que maudit soit le jour qui vous a vu naître, sortilège d'amour liera vos deux êtres". La sorcière les avait liés !

Là-dessus vint le tremblement de 1789. Le désordre gagna petit à petit, les catholiques d'un côté et les protestants de l'autre. À la Millauderie, c'était la fin de l'entente. Entre Barberine et Gilles, le jeu était de s'éviter. Il faut dire que quelqu'un d'autre s'occupait de Barberine : Elisée du logis de Préprie, le nouvel officier des gardes nationaux. Le 19 août 1792, qui était un dimanche, Barberine devenait la femme d'Elisée. Le même jour, à Moncoutant, il y eut une émeute. Dans les jours qui suivirent, beaucoup de protestants patriotes furent massacrés par des batailleurs catholiques de plus en plus nombreux.

Le mal de haine s'installait.

Quelques jours plus tard, passant par Préprie où Barberine venait d'emménager, Gilles trouve la maison vide et dévastée ; alors, son sang ne fait qu'un tour, où est Barberine ? Est-elle blessée ? Pourquoi est-elle partie ? Il doit la retrouver.

Aussitôt, il court chercher son fusil, jamais personne ne lui a vu pareil visage : il a les yeux comme du feu. Le lundi il est à Moncoutant, le mardi à La Forêt, le mercredi à Châtillon. Courant comme un fou, il interroge tout le monde sur son passage. Pris dans une bande, le vendredi il arrive aux moulins de Cornet. La bataille fait rage et à la tête des soldats Gilles reconnaît Elisée. Sans penser au danger, Gilles se précipite vers les murailles pour s'approcher de celui qui pourrait le renseigner et, voyant un de ses compagnons mettre en joue le protestant, il se jette sur lui pour l'empêcher de tirer. Elisée mort, Barberine serait perdue à jamais ! "Par pitié, où est Barberine ?" Gilles, capturé aussitôt et emmené par les soldats bleus, n'aura pas la réponse tant attendue.

Il ne réussit à s'échapper qu'à la fin de l'hiver, profitant du grand branle-bas du moment.

Il repart de plus belle. Les yeux brillants et le regard fixe, il poursuit sa quête à Thouars, à Parthenay, à Fontenay. Il ne mange plus, il ne dort plus, il n'a qu'une idée en tête. Un soir, rompu de fatigue, alors qu'il s'est allongé pour reprendre quelques forces, il entend des pas et aperçoit une ombre qui s'avance vers lui : "Siméon, c'est vous !" Barberine est-elle avec vous ?

Siméon le maigre, un grand mal fondu dont les sorcières avaient noué les aiguillettes était l'oncle de Barberine.

"Siméon, répondez-moi, Barberine est-elle avec vous ?" Siméon ne bouge pas, et alors que Gilles se fait plus menaçant, il lui lance "tu as donc perdu l'esprit, Gilles Fruchet ? Je n'ai pas d'arme et mon bras est faible. Tu peux me frapper, tu peux me tuer !"

"Où est Barberine ? Répondras-tu, parle si tu tiens à tes os !" Hors de lui, Gilles frappe Siméon au visage et Siméon reçoit le coup sans une plainte. Désespéré mais voyant qu'il ne pourrait rien obtenir de ce vieux sécheron, Gilles prend la fuite pour ne pas le battre trop fort.

Il repart encore, les traits durcis, le regard fou, l'esprit hanté par la figure de Barberine. Sans qu'il y prenne garde, ses pas le conduisent du côté de Tout-y-Faut. Par habitude, il descend jusqu'au gué du Saut-de-l'Ane et là, au milieu du chemin, Suzon, la vieille Suzon, l'attend : d'un geste du bras, elle pointe son bâton en direction des Grands-Genêts. Il court au fourré, le cœur battant et ...

Il a une surprise si forte qu'il manque de tomber. Barberine, sa douce Barberine est là ! Il ne voit plus rien d'autre. Elle pose ses lèvres tendrement sur sa joue, ici et là, et puis en bas, et puis en haut. Il est si content qu'il ne peut parler. Puis ils s'allongent tous les deux sur la mousse.

Quand ils retrouvent leurs idées, le rossignol ne chante plus, la lune s'est cachée et le vent a chassé les odeurs bocagères. Ils entendent une ouaille qui bêle et ils aperçoivent Suzon, la sorcière de Tout-y-Faut, qui les regarde. Il y a encore un jour, puis une nuit et un autre jour. Au soir, quand Gilles se réveille, Barberine a disparu.

Cette nuit-là, il se passa des choses que l'on sait et d'autres que l'on ne sait pas. Cette nuit-là, Gilles franchit le gué et appela par trois fois "Suzon ! Suzon ! Suzon !" Après cela, il s'en alla tout droit à travers champs et il se passa des choses que l'on ne sait pas, des choses que l'on ne peut pas comprendre.

Gilles ne revint pas. Personne ne devait le revoir vivant, mais personne, bons amis, personne ne trouva jamais son corps mort.

PROLOGUE 2 : *(à la fin du casse-croûte, à la tombée de la nuit)*

Ricaneur - Riez, si c'est le temps de rire ! Chantez, si vous vous sentez à belle aise ! Aimez, si votre cœur est aimant : jamais ne ferez l'amour plus jeunes, belles et galants ! Vous qui menez la ronde, menez-la rondement !

Ah ! Riez ! Riez, pendant qu'il est encore temps de rire, demain, peut-être pleurerez-vous misère.

J'ai vu des ouailles dans un routin. J'en ai vu trois et même quatre.

La première, jeune et maigrette, sautait comme à la bedondaine. La seconde était belle, douce et blanche. La troisième était couleur de châtaigne et elle allait sur trois pattes. La dernière était noire comme l'enfer ; elle avait des yeux de braise ; elle marchait comme un garou, toute droite sur ses pattes de derrière ... La dernière était une bête au Malin.

Les contes que l'on sait sont comme ces ouailles qui se suivaient et ne se ressemblaient guère.

Il y a les dits à rire, les youp-youp, les lanlaire...

Il y a les tours d'amourettes et les contes d'amour tendre, les beaux contes, doux comme le miel, qui tant plaisent aux jeunes et donnent aux vieux, regret.

Et il y a les contes vrais de la pauvre vie des gens. Si tu les écoutes, le rire ne passera pas souvent ton nœud de gorge : à moins que l'on ne te chatouille.

Enfin, après tout cela, il y a des contes qui, à tout chrétien, font dresser le poil : les contes de guerre et de massacre, les contes de sorciers rouges, porte-fourgons d'enfer.

Rieurs, hâtez-vous de rire pendant qu'il en est encore temps !

Ce n'est plus le conte de Gilles... Et pourtant... Houm !.... Enfin, c'est dit : c'est dit. Suffit sur ce point.

Voici le conte de Babette et ses frères. Voici un conte noir et rouge.

Ah ! Bons amis ! Le diable suit tout au long. Il suit ? Non, il mène...

SCÈNE 1 : *présentation de la famille (4 conteurs - Babette - les 3 frères).*

C2 - Ces gens, ils n'avaient qu'une fille qu'on appelait Babette la Frisée. Il s'agit des Rougier de Bellevue. Des fils : ils avaient des fils. Il leur en restait trois ; ils en avaient élevé cinq. L'aîné, qui s'appelait François, avait porté les armes contre les Prussiens.

Néanmoins, il avait échappé à leurs coups. Mais après, en la ville de Paris qui s'était révoltée, il avait attrapé un mauvais coup de la main d'un Français : une balle lui était entrée dans la tête ; il avait toujours ce maton de plomb. Il en souffrait au croît de la lune. Il disait : j'ai la tête qui sonne ! François allait sur ses trente ans.

Après lui venait Zacharie qui avait quatre ans de moins. Il avait le bras droit crochu. Un mauvais rebouteux n'avait pas su l'adouber. C'était une tête, oui, mais une tête à l'ancienne mode, une tête de pierre.

Le troisième fils avait vingt-trois ans. Il se nommait Michel. Quand sa mère, par douceur et amitié, l'appelait "mon petit drolle", on ne pouvait s'empêcher de rire car Michel était très grand et très fort.

C3 - Il faut à présent parler de Babette qui était la plus jeune de la famille, la tard-venue. Les garçons n'en étaient point jaloux. Bien au contraire ! Du matin au soir, ils riaient à leur petite sœur. Si elle voulait jouer, ils jouaient ; si elle était fatiguée, ils la portaient sur leurs épaules. Les cerises encore verdelettes, ils grimpaient les cueillir pour elle ; pour lui rapporter deux ou trois macres, ils n'hésitaient pas à entrer jusqu'à la ceinture dans une eau bourbeuse. Ce qu'il y avait de meilleur était toujours pour Babette.

On l'avait appelée Babette la Frisée juste au moment où, ayant perdu la liberté de l'enfance, elle avait dû, comme toutes les femmes de sa race, cacher sous la résille la masse de ses cheveux. Des bandeaux lissés qui, hors de la résille, lui encadraient le visage, s'échappaient toujours quelques boucles frivolantes.

Au moment où commence ce conte, elle arrivait à ses dix-neuf ans.

C4 - Les anciens disaient : "Chez les jeunes Rougier, c'est Babette qui a les yeux comme Gilles."

Dans toutes les branches de la parenté, il se trouvait quelqu'un dont on disait : "il a les yeux comme Gilles". Il y avait comme une marque sur tous ceux qui avaient les yeux comme Gilles. Ils n'étaient pas semblables aux autres : on le voyait bien ! On n'ose dire qu'il y avait un sort sur eux... Un sort, il y en avait eu un jadis, sur ce fameux Gilles, sur ce gars dont le bel âge n'avait été que fol amour, colère et tremblement et qui avait disparu, certain soir, comme une fumée.

La mère de Babette était une petite-fille de Cosme, frère de Gilles. Malgré cette parenté, elle n'avait point les yeux du pauvre endiablé. Elle s'appelait Clémence ; elle régnait chez elle sans jamais jeter un mot plus haut que l'autre.

Le père avait dépassé la soixantaine. On n'eût point trouvé, dans les villages, homme plus paisible que Rougier.

C5 - Avant d'entrer dans le vif du conte, il est bon de donner quelques explications : tant pis si l'on perd un moment ! Que les gens trop pressés prennent les devants.

C'est au pays de Vendée que l'affaire se passe, au cœur du pays couvert de Vendée. Les batailleurs du Bocage avaient fini par faire leur paix avec les Bleus. Et, depuis ce temps, personne n'avait plus bougé. Pourtant, un levain de dépit était resté chez certains. Des prêtres avaient blâmé le pape et ses évêques d'avoir accepté le marché que leur avait offert l'Empereur de Paris. Ils avaient parlé de trahison. Et leurs ouailles les avaient écoutés. Mais les prêtres étaient morts. Et alors, comment faire ?

Les Réfractaires, sentant leur faiblesse, se serraient autour du village de Bellevue. À Bellevue, c'était la famille Rougier qui menait tout. Pour les choses touchant la religion, c'était la famille qui maintenait la bonne coutume. Depuis des années, les Réfractaires logeaient le Bon Dieu au hasard de l'aventure : ici, dans un vieux logis croulant, là, dans une grange ouverte à tous les vents. Cela ne pouvait pas durer. Il fallait bien bâtir une chapelle. On s'était mis d'accord. La chapelle serait bâtie à Bellevue, au milieu d'un champ que donnait Louette le Noir. Naturellement, Rougier, qui se trouvait sur les lieux, s'occuperait de tout. Rougier n'avait pas dit non. Il ne pouvait pas dire non. Mais, pour cette charge nouvelle, il s'appuyait entièrement sur ses fils. Il s'en remettait à eux pour bâtir la chapelle. On le savait ; personne n'y trouvait à redire : c'était très bien.

Voilà ce qu'il en était des Réfractaires deux ans après la guerre contre les Prussiens ; et voilà ce qu'il en était des Rougier de Bellevue. Il a fallu un peu de temps pour le dire. Le conte est allé au pas, tant pis ! On trottera à la descente.

C2 - L'année soixante-treize commença très mal chez les Rougier. Le père trouva sa fin le lendemain de la fête aux Rois. Plus rien à faire qu'à dire les prières... *(les conteurs restent en spectateurs)*

Les frères sont sur le chemin du retour du travail (avec hache, serpette, scie).

Z - Tu ne devineras jamais qui se cache avec les gens du bois ?

F - Non, mais ce ne doit pas être un bon chrétien.

M - Tu peux bien parler devant François !

Z - Baptiste, le vieux gars !...

F - Qu'est-ce que tu bèles ? Il y a longtemps que Baptiste est mort. Heureusement pour lui ! S'il n'était pas mort, il serait aux galères.

M - Ecoute ! Voilà ce que des yeux ont vu (*il chuchote à François*). Et maintenant, inutile de te dire : langue clouée.

F - Langue clouée, bien sûr ! Ce n'est pas moi qu'on entendra répéter pareille bourde. On vous aura bercé d'un conte pour vous engourdir.

Z - Si on a vu Baptiste, c'est qu'il est vivant.

Arrivée de Babette ; elle croise le chemin de ses frères. Elle porte un panier avec de l'herbe.

B - Vous aviez un peu d'aise au noir de l'hiver, mais au premier beau temps, l'ouvrage vous appelle de tous les côtés ; quatre hommes, il faudrait quatre hommes.

F - Pas d'étranger dans la maison, nous bourrerons un peu plus fort.

Z - L'ouvrage d'un gars fatigué est quand même de l'ouvrage.

M - Pour nous autres, bien sûr, ça ira comme ça... Mais pour toi, Babette...

B - Ne vous tracassez pas ! Tant que maman sera là pour commander, je pourrai !...

F - Il ne faut pas que tu sois plus à la peine qu'une pauvre servante.

Z - Je ne veux pas qu'on force ton ouvrage comme si tu étais aux galères.

M - Nous avons décidé de ne pas prendre de valet. C'est dit : c'est dit ! Mais nous pouvons avoir un bout de drolle, un petit bergeotin pour les ouailles, la poulaille et les tours et détours environ la maison.

Z - Oui, mais un de notre bord !

M - Un de notre bord, c'est entendu !

F - Ce ne sera pas assez, Babette aura encore bien trop à faire. Il lui faudrait l'aide d'une femme forte.

Z - Une servante, ou bien une femme à la journée ? Nous pouvons payer : ce n'est pas ce qui m'ennuie. Mais une servante voit tout ce qui se passe, écoute ce qui se dit... À cause des gens qui viennent chez nous, c'est bien gênant !

F - C'est bien gênant.

M - Vous en venez à mon idée : j'en suis content. La voici, mon idée : il nous faut une femme qui ne puisse amener le désordre. Eh bien ? il y a la Burgaude qui, par punition du Bon Dieu, est sourde et muette. Elle est forte et peut travailler. Elle coucherait chez elle : cela ferait moins d'embarras. Je sais que sa mère la gagerait si on voulait d'elle.

B - Quel conte follet ! Ne vous ai-je pas dit que je suffisais à ma besogne ? Votre Burgaude, elle me fait peur !

M - La Burgaude n'est pas méchante. Tu t'accoutumeras à la commander. Nous voulons que tu soignes notre mère qui reste au lit. C'est ton aise que nous voulons. La grosse besogne n'est pas pour toi. Tu es notre Babette, notre petite frisée.

B - Ah ! vous, c'est trois grands fous que vous êtes !

Ils rient et elle s'en va.

Z - Et cette chapelle, ne va-t-on pas la bâtir, enfin ?

M - Nous allons tout de suite y penser.

F - Quand notre chapelle sera bâtie, ce sera Babette qui dirigera le culte.

Z - Oui, ce sera notre Babette.

F - Puisque notre père est au Paradis, c'est à nous de la bâtir.

M - On a l'emplacement ; reste à tirer les plans et à commander les ouvriers.

F - Eh ! doucement... Il faut, en premier, trouver de l'argent.

M - Il faut faire une liste avec le nom de toutes les familles. Il ne faut oublier personne, ce serait grand affront.

F - Au droit de chaque nom, faut marquer des chiffres : vingt écus, trente écus, cent sous.

Z - Nous devons penser aux gens du bois.

F - Mais nous n'avons personne chez les gens du bois.

Z - Nous avons Baptiste. Baptiste est de notre bord : on n'a pas le droit de le tenir à l'écart.

M - Que veux-tu ? On ne sait où le prendre !

F - De deux choses l'une : ou bien vous vous êtes laissés engeigner par un coureur de route ou bien ceux qui l'ont vu n'ont vu qu'une forme. Si cette forme était celle de Baptiste, c'est que Baptiste est en Enfer et qu'il revient.

Z - Ah ! je saurai bien ce qu'il en est.

Ils sortent de l'éclairage.

C4 - Ce Baptiste, entre lui et eux, en cherchant loin, on aurait un cousinage. C'était un Réfractaire qui, autrefois, ne manquait jamais les grandes prières. Maintenant, c'était... quoi ? Appelé aux premiers mois de la guerre de 70, il était bien allé comme les autres jusqu'à la ville ; mais après, quand on avait parlé de lui faire passer pays pour le mener combattre au loin, bonsoir, il avait trousse guenilles. Comme on le pense bien, les gendarmes avaient été tout de suite sur pied. Alors, Baptiste avait fait le chouan dans les champs de genêts et dans les bois. Un jour, à la brune, il avait arrêté un jeune gars de quinze ou seize ans et lui avait fait grand' peur. Le gars revenait de la forge avec un soc. Baptiste avait pris le soc : "J'en ai besoin pour me l'attacher aux pieds, je vais me noyer..." Quelques jours plus tard, on avait trouvé, dans une logette du bois, une paire de sabots, des hardes sales, un couteau à serpette et un vieux fusil... Quant au corps noyé, on ne l'avait point trouvé, mais il y a tant de trous sans fond et d'étangs qui ne se vident jamais ! C'était à tout cela que songeaient Zacharie et Michel. Tant de contes que l'on entend,... tant de contes de Diable qui vous froidissent l'échine ! Ce n'est pas qu'on y accorde grande créance, mais enfin, sait-on jamais ?

SCÈNE 2 AU BOIS : *(Babette - Julien - conteurs - ricaneur - danseurs)*

CI - Il y avait, partant de Bellevue, une vaste étendue de terrain couvert, non pas bien large mais qui, en long, coupait cinq ou six paroisses. Des gens de métier y vivaient, pour la plupart étrangers au pays : des boquillons et des fagoteurs de ramée, des leveurs d'écorce et des scieurs de long, des fendeurs de lattes, des charbonniers. Il y avait, dans le nombre, de bons chrétiens mais on les comptait. Les autres : aussi païens que les gens qui vivent tout nus dans les pays sauvages. Les gros marchands de bois qui exploitaient les coupes embauchaient ceux qui se présentaient sans les prendre à confesse : suffisait qu'ils eussent de bons bras. C'étaient de bien braves gens à l'ordinaire mais, parfois aussi, des gars de la route, des maraudeurs encore blancs de l'ombre des prisons. On chuchotait même que d'anciens communards, fuyant comme des loups blessés la meute cruelle de leurs ennemis, étaient venus chercher là leur pitance et leur abri.

Pour être juste, il faut dire que les gens du bois ne faisaient guère parler d'eux ; ils ne donnaient pas plus souvent que les autres de la besogne aux gendarmes. Ils se tenaient cois. S'il y avait parmi eux des loups, ils bêlaient comme des moutons ou bien c'est qu'ils avaient les dents usées. Mais quoi ! Mauvais renom est pire que gale. À cause de tous ces contes qu'on faisait, les gens du pays ne fréquentaient ceux du bois que pour le besoin. Ils les regardaient mal ; ils s'en méfiaient.

Zacharie alla chez les gens du Bois.

Ricaneur - Zacharie Rougier avait la tête dure. Fallait-il croire ces contes du diable, cette mauvaise fable de Baptiste revenant de l'enfer ? Baptiste était-il mort damné, était-il toujours en vie ? Zacharie voulait savoir. Sans le dire à personne, il alla donc chez les hommes du bois.

Scène dansée : les gens du bois et Zacharie

C2 - Zacharie n'insista pas. Il avait fait ce qu'il avait pu : maintenant, tant pis ! Il n'y avait plus qu'à oublier cette visite.

Or Baptiste n'était pas mort et l'on ne tarda guère, chez les Rougier, à entendre parler de lui.

Voici ce détour du conte.

On était à la saison où le chêne prend sa feuille. La vieille Marie-Christine avait chaque jour plus de cinquante drolles ou drollettes à régenter. Babette allait l'aider ; elle s'occupait des petits, leur apprenait les prières puis les lettres de l'alphabet.

Il arriva qu'une fois elle mena deux petites par un raccourci vers le Bois-Bouquet. Quand les deux petites furent en vue de leur maison, Babette s'en revint vers le village. Au long du Bois-Bouquet, les grands arbres de bordure versaient déjà l'ombre de la nuit.

SCÈNE JOUÉE : *(Julien et Babette)*

J - Bonsoir, madame !

B - Bonsoir !

J - Mademoiselle!... Mademoiselle, pardonnez-moi ! J'aurais besoin d'un renseignement. Je vais chez les frères Rougier et je ne sais pas où ils habitent. Il faut absolument que je leur parle ce soir. Vous me rendriez un grand service en me disant où je pourrais les trouver.

B - Je suis Babette Rougier. Venez à la maison.

Scène 3 : *1^{ère} visite de Julien chez les Rougier* ***(Babette - Julien - 3 frères - Burgaude - conteur)***

La burgaude est là. Elle mange une assiette de soupe.

C5 - La Burgaude était servante chez les Rougier. Le Bon Dieu l'avait bien affligée. Outre son infirmité, elle avait le cerveau pesant et le cœur parfois prêt à la vengeance.

Les premiers jours, Babette n'avait osé qu'à peine lui montrer son ouvrage. Par bonheur la servante s'était mise assez vite au train. Quand elle eut compris ce qu'on lui demandait, il n'y eut plus qu'à la laisser faire. Elle arrivait au petit jour et travaillait à pleine force jusqu'à la soupe du soir.

Elle habitait, avec sa mère, une petite maison sur le bord de la route, non loin du Bois-Bouquet.

Chaque soir, elle s'en revenait chez elle, un bâton au poing. Elle ne craignait ni les chiens ni les mauvais gars ni les garous. Elle n'avait aucune peur.

Comme tout le monde la traitait bien chez les Rougier, comme personne ne la rudoyait ni ne se moquait d'elle, on ne la voyait jamais en colère. Au contraire, son cœur semblait s'adoucir et, parfois même, quand elle était bien contente, ses yeux riaient un peu.

Scène jouée : *(Babette, Julien, Zacharie, Michel, François et Burgaude)*

La Burgaude observe Julien.

B - Attendez, je vais chercher mes frères. *(elle revient avec ses frères)*

F - Ne vous inquiétez pas, c'est une affligée : elle est sourde et muette. Qu'est-ce qu'il y a ?

J - Je travaille au bois... Je viens vous chercher pour quelqu'un qui voudrait vous voir.

F - Vous allez manger la soupe avec nous.

J - J'ai hâte de repartir. Il y a là-bas un homme sur le point d'entrer en agonie... Cet homme voudrait vous voir.

Z - C'est Baptiste ! Avais-je raison, François ?

J - Oui, c'est ainsi qu'il se nomme... Baptiste Tiercelin. Il m'a donné cette commission : "va trouver les frères Rougier et dis-leur que je vois ma fin."

F - Où est-il ?

J - Quelque part, dans le bois.

Z - Il faut y aller.

M - Oui, il faut y aller. Pouvez-vous nous conduire auprès de Baptiste ?

J - Je suis venu tout exprès. Sans moi, vous ne le trouveriez pas.

F - Vous prendrez bien un verre de vin ? Après, nous verrons.

F - Allons, Babette apporte des verres. (*Babette regarde Julien*) À quoi penses-tu, Babette ?

J - Laissez, laissez, je ne voudrais pas tarder.

F - Il faut un homme pour veiller ici. Reste, toi, Michel ! J'irai avec Zacharie.

Z - Passons par les vergers : personne n'a besoin de savoir où nous allons.

Ils s'en vont.

M - Qu'est-ce que c'est que ce gars qui est venu nous prévenir ? Où l'as-tu rencontré, Babette ?

B - Là-bas, près du bois...

M - Je ne mettrais pas grande confiance en cette forme de chrétien... Drôle de gars ! Il a une tête comme on n'en voit pas beaucoup par ici... Et ce regard !... Il a un regard comme ceux qui lisent dans les mauvais livres.

SCÈNE 4 : (*les 3 frères - Babette - Julien - Burgaude - commères - ricanneur - conteurs - danseurs*)

Ils sont sur le chemin du retour.

Z - Le pauvre Baptiste n'ira point aux galères, le Bon Dieu l'appelle.

F - Le Bon Dieu est le Maître.

Z - On ne peut pas refuser à Baptiste ce qu'il demande. Qu'en penses-tu, Zacharie ?

F - On ne peut pas lui refuser.

Z - Ce gars qui est venu nous prévenir, qui est-il ? Un gars de la route, un païen !

F - Je vais te le dire, moi, qui il est. A voir sa tête, je l'ai deviné. Ce gars-là est pire qu'un païen, c'est un endiablé de Paris, c'est un communard !

Ricanneur - Le mot tomba comme un couvercle : un communard. Après, chacun fit silence, songeant à des péchés terribles.

C3 - Tous allèrent se coucher. Babette glissa tout de suite au sommeil mais ce sommeil ne fut point pour elle un bon repos. Elle eut un rêve, un long rêve, abominable et fou. Elle vit des choses qu'il n'est point de mots pour nommer. Au réveil, elle avait la gorge sèche et le corps tout en eau. Elle ne fut point dupe et comprit bien que c'était le Diable qui avait mené ce branle.

Le lendemain soir, ils étaient tous couchés depuis un moment lorsqu'on vint heurter à la porte. Les trois frères dormaient. Babette, elle ne dormait pas. Elle sauta du lit, passa une camisole de jour et un jupon et courut ouvrir. Elle se dépêchait tant qu'elle s'écorcha un doigt en tirant la barre.

L'homme du bois était là.

Dans l'ombre de la nuit, son visage faisait une clarté. Babette sentit sur elle la douceur des yeux clairs et cela lui donna encore une faiblesse. L'homme ôta son chapeau mais ne franchit point le seuil. Il venait prévenir, comme il était convenu.

Il fallut avertir les gendarmes. On leur conta que Baptiste était mort dans un fossé sur le bord de la route. Ils n'en cherchèrent pas plus long.

On fit les prières et l'enterrement. Et tout fut réglé pour Baptiste ; du moins, en ce bas monde.

Commère : Ho ! Babette !... Elle doit être la première mariée lorsque la chapelle sera bâtie ; ils veulent pour elle cette étrenne... Mais il ne faut point trop lambiner : d'autres prendraient les devants et ainsi lui passeraient la plume par le bec.

Commère : On sait bien qu'elle a un galant ; on le connaît. Mais on le voit point encore chez les Rougier : pourquoi ?... Il n'aurait qu'à parler à sa mère. Pourquoi ne vient-il pas ? Est-il si craintif ? Faut lui donner bon courage !... S'il est engourdi, faut le réveiller, ce pauvre gars !

C4 - En ce canton comme en bien d'autres, filles et garçons se rencontraient d'abord aux champs. C'était la jolie coutume. Le dimanche après la prière, ils s'en allaient se promener au long des buissons. Au commencement, ils se picotaient, ils faisaient des taquineries, des grimaces, ils faisaient leurs petits jeux sots. Et, quelquefois, cela n'allait pas plus avant. Aujourd'hui : Jean et Lise, Jacques et Jeannette ; demain : Jean et Jeannette, Jacques et Lise. Il faut bien que jeunesse rie... Mais souvent, le cœur, après les yeux, parlait. Ce n'était plus pour rire. Le faraud devenait doux, la jeunette ne poussait plus de cris. Et ceux qui les voyaient pensaient : "En voici deux qui se sont parlés." Alors, au bout d'un temps, quand l'accord était fait, le garçon allait trouver le père ou la mère qui lui disait : "Tu peux venir le dimanche à la maison" ou bien "Va-t'en !" Honnêtement, voilà comment les choses se passaient.

Scène de danse (sur le thème de ce que vient de dire le conteur).

Commère : On a déjà vu, plus d'une fois, Babette se promener avec celui de chez Gruet. On les a vus ensemble, non seulement le dimanche, mais aussi, parfois, au soir des jours d'ouvrage quand le gars revient des champs. Et tout le monde se dit : "ils se conviennent bien ; c'est un mariage fait".

Commère : Et pourtant, Henri Gruet n'est pas encore venu parler à la mère.

Commère : Courir les chemins avec un galant : bon pour une jeune drollette ! Encore y faut-il une fin. Babette va sur ses vingt ans.

Commère : Il faut se décider ; il est temps.

Commère : J'ai rencontré son Henri. Il avait le visage ennuyé : le temps lui dure...

Commère : Depuis quelques jours, elle est toute changée. Elle ne mange ni pain ni soupe. Elle ne fait que boire et boire ; mais tant d'eau n'amende rien.

Commère : Elle ne fait plus à la Burgaude aucun commandement ; elle laisse à l'affligée tout le souci de la besogne.

Commère : Sa mère, non plus que ses frères, ne remarque rien. Sa pauvre mère n'a plus l'attention bien fine.

Commère : Gare à l'époux !... Houm ! Houm ! Babette a les yeux comme Gilles.

Scène jouée : Babette et Julien

Babette entend un chant de rôdage et se cache.

B - Pourquoi me suis-je cachée ? Pauvre Henri ! Il ne m'a pourtant rien fait !... Si mes frères me voyaient, ils penseraient que je suis folle, ou bien ensorcelée ! Qu'est-ce qu'il y a sur moi ?... Pauvre Henri ! Pauvre Babette !... Ah ! que je suis donc malheureuse !

J - Bonsoir, mademoiselle Babette !

B - Qui vous a dit mon nom ?

J - C'est vous-même : ne vous rappelez-vous pas ?

B - Je pensais que vous étiez loin d'ici. Vous deviez partir...

J - Je devais partir mais je ne suis pas parti.

B - Il aurait mieux valu pourtant... Ils disent que vous êtes un communard..... Moi, je ne l'ai pas cru.

J - Merci... C'est à cause de vous que je suis resté, mademoiselle Babette... J'aurais dû partir. J'y étais décidé... Oh ! bien décidé, mais je n'ai pas pu... J'ai ma mère avec moi : elle ne comprend pas. Elle me dit : "Tu es fou, mon pauvre Julien !" Chaque jour, elle me presse de partir... mais je ne peux pas ! Je ne peux pas !

B - Il y a des choses que l'on ne peut pas faire. On ne sait pas pourquoi, mais c'est comme ça.

J - J'aurais bien des raisons de quitter ce pays... Mais, depuis le soir où je vous ai vue pour la première fois...

B - C'était ici. Ah ! le doux soir !

J - Nous avons suivi le chemin côte à côte et puis vous avez marché devant moi.

B - Oui...

J - Vous avez marché devant moi, et, en écartant une ronce, vous avez tourné la tête...

B - Oui...

J - La deuxième fois, c'était chez vous, au milieu de la nuit. Vos cheveux tombaient sur vos épaules.

B - Pardon ! pardon !... Je ne savais pas ce que je faisais. Il y avait quelque chose sur moi.

J - Ensuite, je vous ai entendu mettre le verrou à la porte... mais vous êtes venue à la fenêtre et mes yeux ont trouvé les vôtres...

B - Il y avait quelque chose sur moi !

J - Il y a aussi en moi quelque chose qui passe la raison. Chaque soir, j'ai traversé le bois ; chaque soir, je suis venu guetter votre passage. C'est une folie qui me tient... Je n'ai au monde que ma mère et elle veut partir... Ce pays n'est pas le mien ; le métier que je fais n'est pas le mien... Personne ici ne sait seulement mon nom... Vos frères, Babette, vos frères n'ont eu pour moi que des regards d'ennemis...

B - Ah ! mes frères !... mes frères !...

Jeu de la Burgaude qui les surveille.

SCÈNE 5 : (frères - Babette - Julien - Burgaude – Conteur)

Les trois frères attendent, Babette arrive.

M - Nous t'avons cherchée partout.

F - En voilà des manières ! Qu'as-tu donc fait de mal ?... Pourquoi te cacher ?... Pourquoi tant nous craindre ?... Nous prends-tu pour des bourreaux... ou bien es-tu folle, en travers et en long ?

Z - Si tu as une peine, tu ferais mieux de nous la dire.

M - Il y a quelque chose qui ne va pas droit, Babette. Dès dimanche dernier, nous avons eu un doute. Maintenant, ce n'est plus un doute. Entre ton promis et toi, il y a, c'est sûr, un discord. Bon ! Cela ne nous regarde pas... Mais enfin, tu as bien voulu qu'il vienne à la maison... Il vient... La première fois, tout va bien ; la seconde fois, tu n'es pas là... La troisième, dès que tu entends Henri, houp ! tu te sauves !... Si c'est un mariage manqué, il vaut mieux le dire tout de suite.

F - C'est déjà trop tard ; il y aura un bruit contre nous... Tu as agi comme une méchante drollette et non comme doit agir une fille en âge... quand elle s'appelle Babette Rougier.

M - Voyons ! Nous sommes tes frères... tu peux nous parler... Es-tu donc vraiment fâchée contre Henri ?

F - Alors, ne lui joue plus de pareils tours !

M - Tu veux bien qu'il revienne ?

B - Non ! Non ! Je ne veux pas !

Z - Voyons, Babette, tais-toi !... Ne pleure pas, Babette ! Nous ne voulons que ton contentement.

F - Allons ! fais ta paix, ma petite frisée !... Fais ta paix !

Z - Tu n'es pas fâchée contre nous, Babette ?

B - Non ! oh, non ! (*Babette sort*)

Z - Nous voilà bien fins !...

F - Vous en avez trop dit. Puisqu'elle avait du chagrin, il fallait la laisser tranquille.

M - Savoir le chagrin qu'elle a ! (*ils sortent*)

C1 - Chaque soir qui suivit la Grand 'Fête, Babette vit l'étranger au clair visage et aux yeux rayonnants... Mais il faut dire le conte tout au long.

Voici la rencontre du lundi. Au Bois-Bouquet, Babette entendit un bruit parmi les branches. Elle hâta le pas. Quand l'homme du bois sauta sur la route, elle était déjà passée. Elle fit le signe de croix, s'arrêta et se retourna. L'étranger avança de quelques pas et tendit la main vers Babette. Elle ne vit plus le visage de l'homme ; elle ne vit plus ses yeux. Elle ne vit que cette main. Elle dit : "bonsoir !" et se sauva.

Le mardi, elle se trouva en avance ; elle s'assit sur le bord d'un fossé, à l'orée du bois. Elle sortit son chapelet de sa poche et se mit à prier. Passa un bonhomme de Fontclairin qui s'en revenait de la foire, bricolant et bien gai, avec un nez de pompette.

Ohé ! ma bergère !

J'ai vu ton berger.

Il cirait ses bottes

Pour aller danser.

Babette baissa la tête et ne répondit point. Dès que le bonhomme fut passé, Babette se leva pour continuer sa route. À ce moment-là, l'homme du bois apparut. Comme si un éclair d'orage eût frappé sa vue, Babette voulut fuir et ne bougea pas. Elle toucha son chapelet et n'en eut point de confort. Tout son corps ne fut que faiblesse et tremblement. Il s'approcha de Babette ; il la prit en ses bras. Elle gémit comme une tourterelle surprise mais ne fit aucun mouvement pour s'échapper. Elle n'avait ni honte ni crainte. Il n'y avait plus pour elle que les yeux de l'homme. Il la serra plus fort entre ses bras et la baisa aux lèvres, longuement. Son tremblement fut un tremblement d'aise ; la faiblesse de ses membres fut une douceur sans pareille, un émoi de Paradis. Il lui couvrit le visage de baisers : dix et vingt baisers sur le front, sur les joues, sur les douces paupières. Ce fut Babette qui donna ses lèvres.

Scène jouée : *Babette, Julien, Burgaude*

B - C'est la Burgaude... C'est la chambrière de chez nous. Elle est sourde et muette.

J - Je le sais. Je la connais bien. Souvent, lorsque je venais vous attendre, nous nous sommes trouvés nez à nez. Elle arrive toujours sans faire de bruit. Elle me regarde toujours comme on regarde une bête curieuse. Elle semble un peu folle.

B - Non ! On ne peut pas dire qu'elle soit folle. Seulement, sa double incommodité lui assourdit le cerveau.

J - Elle me gêne.

B - J'ai peur d'elle.

J - Ne craignez rien ; d'ailleurs, écoutez ! Voici qu'elle s'en va.

B - Ne m'attendez plus sur la route.

J - Soit ! mais je veux vous voir quand même. Il faut que je vous voie, Babette... Si je reste sous le couvert, promettez-moi que vous viendrez m'y rejoindre.

B - Il ne faut pas ! Le Bon Dieu nous punira. Le Bon Dieu !... Le Bon Dieu !

J - Vous voyez ce rond de futaie, tout à la pointe du bois. C'est là que je vous attendrai, Babette.

B - Il vaut mieux que vous ne m'attendiez pas !

SCÈNE 6 : *(les frères - Babette - conteurs - ricanneur)*

M - Hier, j'ai dit que j'allais à Fontclairin. J'y suis allé, oui ! mais je suis revenu par la commanderie. Babette devait y être : elle n'y était plus. Elle n'y avait point musé... Le temps de dire bonjour, de s'asseoir et puis houp !... Elle aurait dû être de retour longtemps avant moi et elle n'est arrivée qu'au gros soir...

F - Où a-t-elle pu aller ?

Z - Bon sang ! Bon sang ! Elle doit être avec un nouveau galant !

M - C'est son droit. Elle est en âge et si elle ne veut plus voir Henri Gruet, nous ne pouvons que dire amen.

F - N'empêche que c'est un mauvais tour. Elle n'avait qu'à ne pas faire son accord ; personne ne la forçait... Cela est gênant, à cause du redire des gens. Il y en a tant qui aiment mieux faute que beau jeu !

M - Tout cela n'est rien... Elle est dans son droit si le garçon est de notre bord... mais, voilà !...

F - Tu sais quelque chose, Michel ?

M - Non ! Je ne sais rien,... rien de plus que vous... Seulement, il n'y a qu'à réfléchir, il n'y a qu'à regarder... S'il s'agissait d'un des nôtres, se cacherait-elle de nous comme elle le fait ? Tremblerait-elle devant nous ? Ne la voyez-vous pas toute changée ?... C'est le songe de trahir qui lui met ce brouil dans les yeux. Il ne faut pas... il ne faut pas que notre mère apprenne cela !

Z - Tu as raison, Michel.

F - Si c'est vrai, j'aurai mon mot à dire.

Z - C'est dimanche qu'il faudra se méfier. Dimanche, nous saurons enfin ce qui se passe.

C5 - Or le dimanche vint et Babette, hormis le temps qu'elle passa à l'office, ne quitta point la maison. Pendant toute la soirée, elle resta près de sa mère. Et les trois frères ne surent plus que penser. Ils eurent un moment bon espoir. Ils se disaient : "Après tout !... Si c'était un conte que nous nous serions forgé ?..."

Ricanneur - Ah oui ! Bons amis ! Un conte !...

Le samedi suivant, François, qui passait la herse sur un guéret, détela son cheval de bonne heure avant la chute du soleil. Il lui fallait monter au moulin pour y prendre une somme de mouture. Le temps de parler au meunier et de charger sa bête et François s'en revint. Sa bonne route était de passer au long du Bois-Bouquet. Il y fut à la brune. Il marchait à côté de sa bête sans penser à rien lorsqu'il aperçut la Burgaude. Elle ne bougeait pas ; elle était arrêtée juste au milieu de la route, comme pour le barrer. Il tira sur la longe pour faire passer son cheval à côté, mais la Burgaude, d'une main, prit aussi la longe et, de l'autre, pointa son bâton vers la futaie de cornière. En même temps, elle fit deux ou trois grognements de colère. François leva les yeux vers le rond de futaie et ce qu'il vit lui arrêta le sang... Il vit une femme qui se glissait hors de la futaie... Il eut juste le temps de l'apercevoir mais il la reconnut bien ! C'était Babette !...

La Burgaude lui saisit le poignet. "Hon ! hon !" fit-elle en le tirant vers le bois. Il résista d'abord puis il comprit et, alors, derrière l'affligée, fonça sous les arbres. Il n'eut pas besoin d'aller bien loin... Il vit un homme qui s'éloignait à longs pas glissés et silencieux. L'homme du bois !... Le communard !...

Scène jouée : *(les frères et Babette)*

F - Babette avec un païen : un baladin de la route !... pire qu'un baladin : un communard !... Babette Rougier ! Je l'aimerais mieux morte !...

M - Si notre mère apprend cela, c'est sa fin.

Z - Qu'elle ne sache rien !

F - Que personne ne sache rien, hormis nous trois. Babette mériterait pourtant une pénitence dure. Elle mériterait qu'on la lie à un rond avec son païen et puis qu'on batte l'appel dans les villages pour que les gens viennent la montrer du doigt.

Z - Elle le mériterait.

M - Oui ! mais on ne peut pas lever contre sa sœur. Il faut penser à notre mère ; il faut penser au renom de la famille et, par-dessus tout, il faut penser à ceux de notre bord.

Z - Tu as raison.

M - Oui ! il faut songer à ceux de notre bord ! Les Rougier ont toujours été devant les plus francs et toujours ils ont monté bonne garde. Ils ont accoté les mous ; ils ont honni les traîtres... C'est pourquoi les nôtres ont les yeux sur nous. Si quelqu'un venait dire : "voyez donc leur Babette !", notre chapelle ne s'achèverait seulement pas. Les prêtres auraient beau jeu pour embabouiner nos gens. Il y en aurait tout de suite dix et vingt qui se laisseraient glisser. Il y en aurait ! Il y en aurait !... Ce serait comme une gerbe qui se délie : le vent brasse la paille et, brin par brin, l'emporte.

F - Tu as raison ; tu es le plus fin, Michel !

M - Tout s'appuie sur nous... Si nous fléchissions, ce serait la grande trahison. Il ne faut pas cela.

Z - Il ne faut pas cela ! Bon sang ! Il ne le faut pas !

F - Le Bon Dieu nous met à l'épreuve ? Nous devons cacher ce mal et le soigner pour qu'il guérisse. Le Bon Dieu nous met un faix sur les épaules : il faut continuer à marcher sans plier les jambes. Que rien ne paraisse !

M - Que rien ne paraisse ! À nous trois, nous le porterons bien, ce fardeau !

Z - Dès le premier doute, je me suis méfié d'un coup de sorcelage. Il faut bien qu'il y ait quelque chose. Sorcelage ou non... Elle a les yeux comme Gilles !

F - Si tu as deviné juste, Zacharie, gare au sorcier !

M - D'abord, il faut parler à Babette.

François va la chercher.

F - Babette, je t'ai vue, hier soir, à la cornière du bois. Tu n'y étais pas seule... Avec qui donc étais-tu, Babette Rougier ?

Babette tombe à genoux, les mains sur les oreilles, comme refusant d'entendre.

F - Debout ! Tu dois te mettre à genoux devant le Bon Dieu, non devant tes frères !

Elle reste à genoux, par bravade.

M - Il y a quelque temps que nous avons un doute... Tu avais choisi Henri Gruet : il était bien trop franc pour toi !

Z - Le Malin a mis sa patte sur toi quand Baptiste est mort. Nous avons bien vu que tu étais changée ! Tu n'as donc plus de honte ! Tu n'as donc plus de religion !

F - Tu fais coterie avec les bêtes au Diable !

M - Tu n'as pensé ni à ta mère ni à tes frères, ni à ceux de ton bord !

F - Je t'ai vue te glisser au fossé comme un serpent et ton communard, je l'ai vu aussi... ta mâle bête de communard !... Tu crois peut-être que c'est un homme ?... Ce n'est pas un homme... C'est moins qu'un chien, m'entends-tu ?... Un chrétien n'y toucherait pas du bout de son sabot... Une bête pareille, ça se perce à la fourche !

Babette pousse un cri et s'écroule. François va la malmener en l'obligeant à se mettre debout face à lui.

Tu reviendras au droit chemin, Babette ! Tu y reviendras : nous t'en donnons avis. Pour ce que tu as fait, le Bon Dieu t'infligera la pénitence. En attendant, tu le prieras seule. Tu ne viendras pas à l'office aujourd'hui, avec les autres qui ont le cœur franc. Et ni ce soir, ni demain, tu ne te mettras à genoux à côté de nous, au prie-Dieu. Tu es indigne !

Z - Babette Rougier ! Tu es indigne ! Indigne ! M'entends-tu ?

M - Babette !... Babette !... Bon sang de bon sang !

Babette se sauve.

M - Il le fallait pourtant bien !

F - J'en ai peut-être trop dit.

Z - Moi aussi. C'est notre sœur quand même ! Ce cri qu'elle a poussé, je l'ai senti dans mes os.

M - C'est une grande peine que de faire mal à Babette !

F - Un coup pareil, cela peut lui tourner le sang !

Z - C'est dur, mais c'est pour son bien ; nous ne pouvons pas l'abandonner aux griffes du Diable.

C3 - Babette ne priait plus. Elle avait bien essayé mais elle n'avait pas pu. Ce qu'elle venait d'entendre ne l'avait point tant surprise. Elle s'attendait à leurs reproches, à leurs malédictions. Ces reproches, elle se les était faits à elle-même, aux premiers moments : qu'est-ce que cela avait changé ? Ils pouvaient bien lui parler sur la grosse dent : c'était battre l'eau. Et puis, quoi ! Ils avaient à dire qu'elle offensait le Bon Dieu : n'avait-elle pas prié et prié ?... N'avait-elle pas, aux premiers moments, demandé son aide ? Elle avait eu recours au Bon Dieu et Il avait laissé faire. Le Bon Dieu sait bien ce qu'il faut, quand même ! Qui donc, sinon Lui, avait amené Julien au pays ? Qui donc l'avait poussé vers elle ? Qui donc l'avait prise par la main, elle, Babette, pour la conduire au long du Bois-Bouquet ?... Si le Bon Dieu ne l'avait pas voulu, rien ne serait arrivé. Les gens ont une façon de mettre les choses au droit !... Ils disent : "ceci est bon et juste ; cela est péché". Qu'en savent-ils ? Leurs raisons, qu'ils croient fortes, ne sont que poudre au vent... Ainsi pensait maintenant Babette. Elle avait perdu toute méfiance.

Ricaneur - Ah ! le Diable est malin ! il sait feindre et prendre beau semblant ! Le Diable est le Diable.

SCÈNE 7 - (*Babette - Julien - conteurs*)

Babette arrive en courant.

B - Julien !... Julien, nous avons été vendus : mes frères sont au courant.

J - Tant pis, cela devait arriver.

B - Je suis venue te prévenir. Prends garde ! Ils te feront du mal !

J - Ah ! Bah !... J'en ai vu d'autres !... Si j'avais une crainte, ce serait pour toi, Babette ! Je ne voudrais que tu aies des ennuis à cause de moi.

B - Ils m'ont punie... Cela n'est rien !... Mais ils ont parlé contre toi... Si tu les avais entendus, Julien !... Ils te feront du mal !... Je te le dis ! Ils te feront du mal !

J - Ce sont des sauvages ! Ma mère a donc raison : ce pays est un pays de sauvages !

B - Ils vous traqueraient comme un loup... Je ne veux pas... Je ne veux pas... Julien, il faut que vous vous en alliez, toi et ta mère !

J - Je ne m'en irai point à cause de tes frères, Babette...

B - Il faut que vous partiez... mais pas pour toujours... Je t'attendrai... et tu reviendras... tu reviendras.

J - Crois-tu donc que, plus tard...

B - J'ai trop peur... Il faut que vous vous en alliez.

J - C'est toi qui me dis cela ! C'est toi, Babette !

B - Ne t'en va pas ! Reste, Julien ! Reste auprès de moi !

J - Loin de toi, mon cœur serait mort, Babette !

B - Il n'est pas possible que tu t'en ailles !

J - Non ! Ce n'est pas possible !

B - Julien ! nous sommes liés ! Nous sommes liés, nous n'y pouvons rien.

J - Oui, nous sommes liés ; le Destin l'a voulu.

B - C'est le Bon Dieu qui l'a voulu. Je ne pourrai pas revenir ce soir... Je ne sais quand je pourrai revenir.

J - Je suis seul à présent ; ma mère est partie ce matin... Elle sera absente quelque temps... Pendant que je suis seul, je peux t'attendre tous les soirs, Babette.

B - Pas ici !... Cette cache n'est pas bonne maintenant.

J - Il y a ma logette.

B - Oh !... C'est bien trop loin !

J - Je t'attendrai où tu voudras, Babette ! Je peux aller aux abords du village... Je peux y aller le soir et y rester jusqu'au matin.

B - Non ! non ! Prends garde ! Il ne faut pas que l'on te voie !

J - Il y a ce carré de genêts, là-bas, près de la route de Fontclairin. En suivant la lisière du bois, je peux y être en deux sauts. J'y attendrai tous les soirs.

B - Oui, Julien !

Ils sortent.

C2 - Les trois frères ne parlaient pas à Babette. Ils ne s'occupaient pas d'elle, non plus que si elle eût été une étrangère. Mais c'était faux semblant : leurs yeux guettaient. Babette devinait bien leur méfiance ; aussi se tenait-elle sur ses gardes.

Un matin, un homme de Fontclairin passa de bonne heure chez les Rougier. Cet homme dit : "J'ai reçu un ordre pour aller chercher de la chaux. Nous sommes déjà six qui feront groupe. Si vous voulez en être...". Ce voyage, les trois frères en avaient parlé bien des fois ; il y avait longtemps qu'il était décidé mais il avait fallu attendre les autres.

C4 - Babette savait bien qu'elle ne reverrait pas ses frères avant le matin du vendredi, au plus tôt.

Une nuit pour joindre les fours à chaux, un jour pour le repos des bêtes, une autre nuit pour le retour. Impossible d'aller plus vite : les Rougier seraient bien obligés de suivre le train des autres. Deux soirs de liberté ! Et qui sait ? peut-être trois !...

Les frères partirent au coucher du soleil, comme il avait été dit.

Babette n'attendit pas ; elle ne pouvait plus attendre... Elle passa devant la Burgaude qui lui jeta un regard et puis hop ! hop ! s'en fut, le cœur battant, au rendez-vous dans les genêts.

C2 - Mais les trois frères avaient fait demi-tour. Ils revenaient par un faux chemin, vite, vite, en silence, sans crier après leurs bêtes ni même parler entre eux. En arrivant, ils trouvèrent leur mère couchée et la Burgaude qui grognait toute seule. Ils cherchèrent Babette dans toute la maison, dans la grange, dans le verger. La colère changeait leurs visages et les faisait trembler. La Burgaude vint près de

François et se mit à gronder comme une bête. Elle agitait son bâton et le pointait en direction du Bois-Bouquet. Alors il prit un gourdin et s'élança.

Ils battirent tout un coin du bois et, après, ils cherchèrent encore au long des haies, dans les champs des alentours. La nuit était venue ; il fallut bien rentrer...

François alla renvoyer la Burgaude ; elle ne voulait pas partir ; il dut la prendre par le bras et la tirer jusqu'au chemin. Et, juste à ce moment-là, ils aperçurent une ombre qui venait par le verger. Ils aperçurent une ombre et ils entendirent un petit fredon... C'était Babette !... Elle marchait comme on danse et, par ses lèvres, entre haut et bas, l'amour chantait... oui ! la malheureuse chantait !...

SCÈNE 8 : *(Babette - les frères - conteurs - danseurs)*

Scène jouée : les frères et Babette

F - Viens ici !

B - Bon !

F - Malheureuse, d'où viens-tu ?...Tu es allée rejoindre ton communard !

B - Qui appelles-tu "mon communard" ?

F - Tu sais bien de qui je parle ! L'envoyé du Diable qui était avec toi, l'autre soir, au Bois-Bouquet... Tu as profité de notre départ pour courir à lui... Est-ce vrai ?

B - C'est vrai !

Z - Mène-nous vers lui ! Tout de suite ! Tu entends ! Tout de suite !

B - Non ! Non !

M - Éhontée !

Z - Éhontée ! Éhontée !

F - Tu t'es donc décoiffée devant lui ?

B - Oui ! Julien le voulait.

F - Ah ! il le voulait ; il le voulait ! Mille bleus !

B - Julien le voulait... Ce qu'il veut, je le veux !

Z - Nous t'empêcherons bien de recommencer !

B - Vous ne m'en empêcherez pas !

Ils la giflent, elle se protège le visage avec les bras.

F - Tiens, éhontée !

Z - Tiens !

M - Tiens !

B - Vous ne m'en empêcherez pas !... Vous ne m'en empêcherez pas !... Ni vous ni personne ! Vous ne m'en empêcherez pas !...

Elle se sauve.

F - Il le fallait... La malheureuse !...La malheureuse ! Il le fallait bien !

C3 - Les jours suivants, les trois frères furent plus tranquilles. Ils n'en continuaient pas moins à surveiller Babette. Elle ne pouvait pas faire un pas hors de la maison sans rencontrer un de ses frères. À tout moment, elle se sentait épiée. Elle comprit qu'il fallait, plus que jamais, feindre. Feindre et feindre, c'était son seul plan ; calme le jour, elle attendait la nuit.

Chaque soir de cette semaine, Babette et Julien se rencontrèrent. Chaque soir, ils allaient vers une cache nouvelle.

- C2** - Or il arriva qu'une nuit, Michel, qui ne dormait pas, entendit une plainte. Il se leva tout de suite. C'était sa mère qui se plaignait. Pour préparer un remède, il ne trouva pas ce qu'il fallait. Il frappa à la porte de sa sœur. Il n'eut pas de réponse. Il frappa plus fort ; puis il ouvrit la porte. Point de Babette !... Il vit le lit qui n'était pas défait. Alors il comprit d'un coup et il jura le nom du Diable. La chandelle au poing, il courut réveiller ses frères. Ils étaient comme fous. François prit un gros bâton, Zacharie une masse à casser les cailloux et ils s'élancèrent dans la nuit, chacun de son côté.
- C4** - Babette s'en revenait avec Julien. Ils se séparèrent. Babette prit un routin au long d'un buisson. Elle se trouva en face de Zacharie qui arrivait avec sa masse. D'un élan, il fut sur elle. Alors, sans un mot, elle lui sauta à la figure. La masse tomba à terre. Babette la saisit et la lança au plus épais du buisson. Zacharie voulut aller la chercher, mais Babette se jeta dans ses jambes et ils tombèrent ensemble. Plus de dix fois peut-être, il se débarrassa d'elle mais, aussitôt qu'il prenait son élan pour courir après celui qu'il cherchait, elle se jetait sur lui. Elle s'accrochait à lui, se laissait traîner ou bien le faisait trébucher. Après un moment, on entendit le bruit d'une course et un gros souffle. François arrivait. Avec leurs ceintures, ils lièrent les pieds de Babette et lui attachèrent les mains derrière le dos. Puis, le sang tout bouillant, reprirent leur quête. Une heure passa. Les frères revinrent enfin. À leur mine, Babette devina qu'ils n'avaient point tiré leur vengeance. Alors ils la poussèrent jusqu'à la maison et ils la battirent. Elle n'essayait pas de se garer des coups. Elle ne semblait pas les sentir ; aucune plainte ne sortait de ses lèvres. Quand l'un avait fini, l'autre commençait. Jusqu'au matin, ils la battirent, la battirent, la battirent.
- C1** - Zacharie alla voir un conjureur de grand renom. Il lui remit le mouchoir de cou que portait habituellement Babette. Le conjureur, ayant touché ce mouchoir de cou, dit tout de suite : "C'est bien un sort." Et, après, il marmonna des mots sans rime et fit toute sorte de simagrées. Puis il indiqua le premier remède ; si ce remède ne faisait son effet, il en connaissait de plus forts. Zacharie prépara son remède. La veille, il avait tué un chat. Il fit bouillir les foies bien longtemps pour que le remède eût toute sa force. Tenant d'une main un pot de terre et de l'autre une cuiller, il dit à Babette : "Bois !" Elle repoussa la cuillère et se jeta dans la ruelle. Alors Michel et François empoignèrent Babette et, de force, lui desserrèrent les dents. Elle put cracher la première cuillerée mais la troisième lui tomba dans la gorge et elle l'avalait. Ensuite ils la laissèrent. Elle ne leur dit rien mais les regarda bien en face, comme pour les braver. Chaque matin, ils forcèrent Babette à boire l'eau du conjureur.
- C5** - Pour l'obliger à rester tranquille, ils l'attachèrent avec une chaîne de fer. À partir de ce moment, Babette n'eut plus la liberté de ses membres. Cette misère dura douze jours et douze nuits.
- C3** - Petit à petit, Babette perdit figure chrétienne. À travers les cheveux qui lui tombaient sur le visage, ses yeux jetaient un feu si pénétrant qu'on ne pouvait le supporter sans malaise. Jamais Babette ne poussa de plainte ; jamais un cri, jamais un sanglot. Hormis le cas où ses frères la battaient, aucun bruit ne sortit de ses lèvres. Pourtant, une nuit, ses frères entendirent sa voix. Ils sautèrent au bas de leur lit ; ils accoururent. Babette appelait. De toutes ses forces, elle appelait : "Julien, Julien !" François lui mit la main sur la bouche : elle le mordit. "Julien ! Oh Julien !" Ils lui jetèrent la mante du lit sur la tête. Et là-dessous, à demi-étouffée, Babette appelait toujours : "Julien ! Julien !"

Scène de danse : Julien essaie d'approcher de Babette au centre d'un groupe ; les danseurs le rejettent.
(la danse peut se terminer par la Burgaude qui jette une pierre à Julien.)

SCÈNE 9 : *(conteurs - ricaneur- commères)*

CI - En s'en allant à l'ouvrage, au long du Bois-Bouquet, Henri Gruet et son père aperçurent une carriole sur la route ; sous la futaie, deux hommes du bois, et une femme agenouillée. En s'approchant, ils virent un corps étendu. La femme se dressa, une femme grande et belle qui pleurait. Ses yeux jetèrent tant de colère que le père et le fils en demeurèrent saisis.

Les deux hommes du bois portèrent le corps sur la carriole. La femme y monta pour soutenir la tête du blessé ; "pays de sauvages, sauvages, sauvages !..." Ses yeux brillaient comme un feu.

Le blessé et sa mère ne reparurent point. Jamais plus on ne revit ces gens-là, jamais plus on n'entendit parler.

Commère - Le bruit passe que Babette Rougier a été malade. Dans le cerveau, que le mal se tient ! Dans le cerveau ! Elle ne songe qu'à s'en aller.

Commère - Sitôt que ses frères ont le dos tourné, elle se sauve. On la retrouve, tout échevelée au milieu des champs de genêts ou bien au plus épais des taillis. Souvent, c'est les hommes du bois qui la ramènent.

Commère - Une fois, ses frères l'ont cherchée pendant tout un jour et toute une nuit. Ils l'ont rejoint à quatre lieues de chez elle. Il pleuvait et elle était trempée des pieds à la tête. Il a fallu l'envelopper dans une peau de chèvre et la mettre en voiture pour la ramener bien vite.

Commère - Vers le temps de Noël, elle est tombée en faiblesse. Ses frères l'ont soignée. À la moindre plainte, ils accouraient pour la conforter. Ils se levaient la nuit pour voir si elle dormait ; et, si elle ne dormait pas, ils la berçaient de leurs paroles.

Commère - Rien n'est trop beau pour elle. S'ils vont à la foire, ils ne manquent jamais de lui apporter des pommes d'orange et des macarons bien sucrés.

Commère - Dès que Babette a pu se lever, ses frères ont mandé la tailleuse la plus adroite qui lui a fait une robe aussi belle qu'une robe de mariée. Babette a tout ce que peut désirer une fille de son âge. Envers les gens qui viennent, elle se montre prévenante, bien aimable. De même avec ses frères. Elle ne rit jamais bien haut ni bien longtemps.

C2 - La chapelle des Réfractaires était prête. On l'ouvrit pour la Grand' Fête. Les gens de tous les villages étaient là ; tous ! Ce fut un grand jour. Babette Rougier était la première devant ses frères.

Ricaneur - Il y en eut pour remarquer qu'elle avait le visage blanc et des yeux non pareils aux yeux des autres.

C2 - La mère Rougier traîna son mal plus de six mois après la Grand' Fête. Quand elle mourut, ce fut le tour de Babette de régner dans la maison. Elle y vécut tout son âge. Elle ne se maria point. De ses trois frères, seul Michel prit femme. François mourut dans sa force, d'une mauvaise fièvre causée par ce maton de plomb qu'il avait dans la tête. Zacharie vécut assez vieux.

C3 - Babette fut un temps régente à l'école des Réfractaires. Mais Michel devint veuf et, comme il avait des enfants, sa sœur dut s'en occuper.

Pendant les longues années que dura son règne, il n'y eut rien à dire de Babette ; rien ! Ce fut une femme bien paisible, bien dévouée, bien méritante.

Quand il faisait beau, on pouvait la voir assise sur le banc de pierre devant la maison des Rougier.

Ricaneur - Il lui passait parfois une malice dans les jambes. Si personne ne la voyait, elle prenait son bâton et s'en allait...

À la place du Bois-Bouquet, il y avait maintenant des champs, beaux et bons. Un de ces champs s'appelait le Champ de la Futaie.

C'est vers le Champ de la Futaie qu'allait toujours la vieille Babette. Quand elle y arrivait, elle s'accotait à la barrière et elle appelait : "Julien !... Julien !... Julien !...", pendant des heures, sans se lasser.

On entend la voix de Babette qui appelle.

FIN